

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57271

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

française. J. Kunisch (Université de Cologne) insiste sur le fait que les divergences d'intérêts, mais aussi de comportement et de structure des armées alliées ont annulé leur supériorité numérique écrasante et cite Scharnhorst: »Celui qui tient pour possible une alliance sincère fondée sur l'intérêt réciproque ... ne connaît pas les hommes«, propos qui annonce le mot de Foch: »J'admire moins Napoléon depuis que je sais ce qu'est conduire une coalition.«

Enfin W. Petter (Institut d'Histoire militaire de Fribourg) essaie de dépasser ce que les biographes de Frédéric nous ont appris sur la conduite de la guerre, en analysant plus largement l'environnement et en comparant avec les autres chefs de guerre. Il nous montre que le roi-connétable a souvent perdu le contrôle de son ordre de bataille et que les Autrichiens ne l'ont jamais conservé. On s'explique alors que pour Frédéric, »le chef d'œuvre d'un grand général est d'atteindre le but final d'une campagne par des manœuvres perspicaces et sûres«. La bataille n'est que l'ultime moyen de rupture. W. Petter évalue la place de la petite guerre (pour l'infanterie et les dragons, 90% des rencontres et amène à réviser l'idée que Frédéric laissait ses troupes groupées pour éviter la désertion.

Quoique les organisateurs du colloque n'aient pas cherché à concentrer l'attention sur la personnalité de Frédéric le Grand, l'éclairage européen lui conserve une place importante. B. Kroener dans son panorama historiographique introductif passe en revue la place que la guerre réglée du XVIII<sup>e</sup> siècle a tenue dans les réflexions générales, depuis des contemporains comme Guibert jusqu'à Nef, Skalweit, Braudel, Mousnier en passant par Droysen, Engels, Sombart, Hintz, Caspary, Tawney ... et notamment leur conception des rapports entre guerre et économie, guerre et institutions.

En écho à cette introduction, M. Messerschmidt (Institut d'histoire militaire de Fribourg) analyse l'influence que l'exemple de Frédéric II a exercée sur la Prusse et l'Allemagne. Si Clausewitz s'est cru dans la lignée de Frédéric, la Sainte-Alliance ne fut pas favorable au roi-connétable et les romantiques virent en lui le malencontreux homme des Lumières et l'*undeutscher König*, tandis que les libéraux préféraient insister sur le souverain philosophe plus que sur l'homme de guerre. Cependant l'esprit de Frédéric le Grand a influencé le XIX<sup>e</sup> siècle allemand en laissant plus une tradition qu'un héritage. La »théologie de la Kommandogewalt« a subsisté jusqu'à la fin de la monarchie. La hardiesse de jugement du souverain placé devant la nécessité de défense de l'Etat qui explique la décision de Frédéric d'attaquer en 1756, inspire encore les choix du plan Schlieffen. Malgré les critiques de Franz Mehring (»Die Lessing Legende«) qui voit dans la formule frédéricienne »le roi premier serviteur de l'Etat«, plus une preuve de despotisme que d'abnégation, l'esprit de Frédéric le Grand revit à plusieurs reprises chez ceux qui soupçonnent dans l'exaltation de la paix un élément de corruption et de décadence comme cela fut le cas pendant le 3<sup>e</sup> Reich (Hitler n'accueillit-il pas l'annonce de la mort de Roosevelt le 13 avril 1945 comme le renouvellement du miracle de la maison de Brandebourg!). M. Messerschmidt constate que le Frédéric le Grand historique est toujours aussi problématique et que même dans le domaine scientifique il est malaisé de résister au poids de la tradition qui le concerne.

Ce long compte-rendu ne donne qu'une idée de la richesse de ces »Actes«, témoins de la qualité retrouvée de l'historiographie militaire allemande. Par des démarches convergentes, les auteurs remettent en cause bien des interprétations qui semblaient assurées.

André CORVISIER, Paris

Azer GAT, *The origins of Military Thought from the Enlightenment to Clausewitz*, Oxford (Clarendon Press) 1989, X-281 p. (Oxford Historical Monographs).

La thèse de doctorat de Azer Gat, aujourd'hui professeur à l'université de Tel Aviv, soutenue devant l'université d'Oxford, est devenue un livre d'une importance capitale, essentiellement par son caractère stimulant. Il n'était pas de l'intention de l'auteur de présenter

une synthèse de la pensée militaire depuis Machiavel jusqu'à Clausewitz, mais de montrer l'originalité de celui-ci par rapport à ses prédécesseurs. Aussi l'ouvrage comporte-t-il deux parties. Dans la première on trouve une série d'études focalisées chacune sur un penseur militaire, italien comme Machiavel et Montecuccoli, français comme Maurice de Saxe, Puységur, Turpin de Crissé, Maizeroy, Guibert, anglais comme Lloyd, allemand comme Bülow et l'archiduc Charles. La seconde est consacrée à Clausewitz lui-même. Il s'agit bien d'une thèse d'histoire, mais qui côtoie souvent la philosophie, d'ailleurs avec bonheur.

Les thèmes abordés par les auteurs étudiés ne constituent pas le fil conducteur de la réflexion, mais par contre est sans cesse présent le souci d'interpréter la pensée globale de chacun d'eux jusque dans ses contradictions, démarche originale qui vise particulièrement à les replacer dans l'arrière plan culturel propre à chaque pays et à chaque génération suivant la tendance de l'historiographie romantique allemande.

Ce dessein original et ambitieux exigeait une connaissance également approfondie d'univers culturels différents, notamment ceux du XVII<sup>e</sup> siècle baroque, de l'époque des Lumières, du »Sturm und Drang« et de l'Allemagne post-napoléonienne. Aussi quoiqu'étant d'un égal intérêt, les deux parties offrent certaines différences. Si la méthode d'approche reste la même, les éléments rassemblés par Azer Gat ne sont pas toujours de même nature. Ainsi l'arrière plan culturel de Montecuccoli est évoqué à travers ses lectures, ce qui amène à une image en contraste avec celle que nous a donnée Thomas M. Barker dans »The Military Intellectual and Battle«. Montecuccoli redevient l'esprit faisant la part de l'irrationnel que présente l'historiographie traditionnelle. Le problème est de savoir quelle influence réelle ont les lectures sur les jugements. Rares étaient les dirigeants de l'époque baroque qui ne lisaient pas les traités d'astrologie. Richelieu le faisait et cela n'entamait pas son réalisme.

A. Gat retrouve plus facilement l'esprit d'une génération, lorsqu'il aborde le siècle des Lumières, encore qu'il sous-estime ce que Folard doit à sa propre expérience des batailles de Cassano ou Malplaquet pour insister sur le mythe alors quasi obligatoire, mais souvent de pure forme auquel souscrivent les écrivains militaires du XVIII<sup>e</sup> siècle. De même semble exagérée l'influence exercée sur Napoléon par Guibert dont la pensée est réduite à l'exposé introductif prémonitoire de l'Essai général de tactique (p. 88). Enfin A. Gat relate les efforts faits par les biographes de Jomini pour prouver l'influence de cet officier alors très jeune sur Napoléon (p. 131-134).

Dans la seconde partie on se trouve sur un terrain beaucoup plus sûr. L'esprit de la génération romantique et son influence sur les penseurs militaires Berenhorst et Scharnhorst est analysée de manière remarquable. Non seulement le modèle antique, mais celui de Frédéric II entaché d'une conception trop étroite de la discipline et du cosmopolitisme des Lumières, sont rejetés. On se défie de l'enseignement théorique. Pour Clausewitz, l'art de la guerre apparaît comme une aptitude créatrice du chef, dont le génie adapte constamment les règles du combat et ses moyens d'action aux circonstances et notamment aux conditions nouvelles issues de la Révolution. La conduite de la guerre est action et non discipline intellectuelle (p. 176-186). Clausewitz ne présente pas un enseignement concernant la conduite des opérations. Il se situe au niveau de la stratégie et par des réflexions de caractère universel, vise à préparer les hommes de guerre à faire face aux situations les plus diverses.

Cet ouvrage qui bouscule quelque peu, invite à des recherches en ouvrant des pistes nouvelles. C'est dire la place éminente qu'il s'est acquise dans l'étude de la pensée militaire.

André CORVISIER, Paris